

Tibulle et Hésiode

Autor(en): **Grimal, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Entretiens sur l'Antiquité classique**

Band (Jahr): **7 (1962)**

PDF erstellt am: **21.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-660942>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

VI

PIERRE GRIMAL

Tibulle et Hésiode

TIBULLE ET HÉSIODE

HÉSIODE a-t-il exercé une influence sur les deux plus grands élégiaques latins, Tibulle et Properce ? Il ne semble pas que la question ait jamais été posée. L'examen attentif des bibliographies ne nous a permis de découvrir ni article, ni mémoire qui ait traité dans le passé de ce problème. Les plus complets parmi les commentaires consacrés aux deux élégiaques ne contiennent, pour Tibulle, qu'un ou deux rapprochements, assez lointains, avec l'œuvre du poète d'Ascra ; pour Properce, le bilan est entièrement négatif. Mais les commentaires ne sont pas toujours exhaustifs et, après tout, il peut exister, encore, des sujets neufs.

Le rapprochement établi entre l'œuvre de Tibulle et celle d'Hésiode se trouve, *a priori*, justifié si l'on songe que le premier livre, au moins, des *Élégies*, fut composé à l'époque même où Virgile plaçait ses *Géorgiques* sous l'invocation du vieillard d'Ascra :

« ... tibi res antiquae laudis et artis
ingredior sanctos ausus recludere fontes,
Ascraeumque cano Romana per oppida carmen. »

(II, 174 ss.)

Virgile entendait ainsi rapprocher l'éloge de l'agriculture, le tableau qu'il dessinait de la vie rustique dans les petites villes italiennes, des leçons autrefois données par Hésiode à son frère Persès. Hésiode était donc « à la mode », et la parenté d'inspiration, indéniable, qui unit Tibulle à Virgile, permet de supposer que tous deux ont également puisé aux mêmes « sources sacrées ».

Que demandait-on à Hésiode ? D'abord, une caution littéraire. Si l'épopée pouvait se réclamer d'Homère, la peinture de la vie aux champs se réclamait d'Hésiode, considéré comme le contemporain et le rival heureux de l'auteur de l'*Iliade*. Mais aussi — et cela ne comptait pas moins pour les

contemporains d'Octave, dont s'esquissait déjà le programme de restauration morale — les *Travaux et les Jours* avaient indissolublement lié agriculture et sagesse. Dignité littéraire, dignité morale, promesse de bonheur dans la soumission à la loi divine du travail, l'œuvre d'Hésiode offrait tout cela, et l'âme d'un poète romain, qu'il fût Virgile ou Tibulle, ne pouvait rester indifférente à cet appel venu du fond des siècles.

On admet souvent, surtout après l'ouvrage de Cartault (*Tibulle et les auteurs du Corpus Tibullianum*, Paris 1909), que Tibulle doit la meilleure part de son inspiration à Virgile (p. 117 et suiv.), et que les souvenirs hésiodiques, si l'on en découvre, ont été transmis à notre poète par son devancier. Cette conception repose sur une chronologie de l'œuvre de Tibulle que nous croyons erronée.

Nous avons essayé de montrer autrefois (*Revue des Etudes Anciennes*, 1958, p. 131 et suiv.) que la première en date des *Élégies* du livre I (l'élégie 10) ne saurait être postérieure à 32 av. J.C.; elle est donc antérieure à la publication des *Géorgiques*. Tibulle aurait-il donc eu avec Virgile des relations suffisamment intimes pour connaître, avant sa parution, l'œuvre de celui-ci ? Cela n'est certes pas impossible, mais ce que nous savons, ou croyons savoir, du caractère de Virgile, de sa répugnance à montrer — même à Auguste — une ébauche encore éloignée de la perfection rend l'hypothèse assez peu vraisemblable.

Cartault écrit (p. 120): « l'*Élégie* I, 10, repose sur l'idée fondamentale du célèbre tableau que fait Virgile du bonheur du paysan, *O fortunatos nimium*, etc., *Ge.*, II, 458 sqq. Il y a donc entre les deux poètes un accord si profond et si intime que Tibulle eût forcément dit des choses analogues à celles qu'a dites Virgile, alors même qu'il ne l'eût pas connu; mais ce n'est point le cas. Il a lu les *Géorgiques* et il en a le souvenir présent. On se demande si dans l'*Élégie* II, 1, tout en conservant son originalité, il n'a pas

voulu faire transparaître par un ingénieux résumé la matière même des *Géorgiques*... » En écrivant ces phrases, Cartault raisonne d'une façon évidemment contestable. Il est possible — probable, même — que l'influence des *Géorgiques* transparaît dans la première élégie du livre II de Tibulle. Cela n'a rien d'étonnant, puisque la publication de ce second livre est postérieure à la parution du poème de Virgile. Mais il est, au contraire, très peu vraisemblable que la première élégie composée par Tibulle, la dixième du livre I, ait subi la même influence, en un temps où Tibulle ne connaissait sans doute que très indirectement le dessein formé par Virgile, ou même ne le connaissait pas du tout. La ressemblance, incontestable, soulignée par Cartault, doit donc s'expliquer autrement. Ne serait-ce pas la marque d'une commune influence, celle d'Hésiode ?

Telle est l'hypothèse dont nous partirons. Et, aussitôt, une première constatation s'impose : la dixième élégie du livre I présente plusieurs résonances hésiodiques indéniables.

Evoquant, à propos des méfaits de la richesse, le temps où l'universelle pauvreté assurait le bonheur des hommes, Tibulle s'écrie :

« *Tunc mihi uita foret, Valgi, nec tristia nossem
arma...* »

(I, 10, 11-12).

Or, c'est le mouvement même du célèbre passage des *Travaux* où Hésiode regrette, lui aussi, d'appartenir à la race de fer :

Μηκέτ' ἔπειτ' ὄφελλον ἐγὼ πέμπτοισι μετεῖναι
ἀνδράσιν, ἀλλ' ἢ πρόσθε θανεῖν ἢ ἔπειτα γενέσθαι.

(*Op.*, 174-175.)

Ce rapprochement est d'autant plus significatif que le passage de Tibulle évoque, indirectement, mais sans aucune équivoque, le mythe de l'Age d'Or (que le poète développera explicitement dans la troisième élégie). Hésiode lui a

bien fourni non seulement le thème initial de son poème mais un élément essentiel de sa structure lyrique, ce retour du poète sur lui-même, son insertion personnelle dans le mythe.

Après un développement, plus typiquement romain, sur la religion rustique et sur la vie simple des champs, Tibulle invoque, avec des accents lyriques, la protection de la Paix :

« *Interea Pax arua colat : Pax candida primum
duxit araturos sub iuga curua boues ;
Pax aluit uites et sucos condidit uuae,
funderet ut nato testa paterna merum ;
Pace bidens uomerque nitent, at tristia duri
militis in tenebris occupat arma situs... »*

(I, 10, 45-50.)

Il est possible que Tibulle ait alors songé à la guerre civile menaçante, en ces jours qui précédèrent Actium. Mais l'expression de ce sentiment, quelque personnel qu'il puisse être, retrouve le thème développé par Hésiode immédiatement après le mythe des races : en récompense de leur droiture, Zeus envoie aux hommes qui observent la justice et sont fidèles à leurs serments (« *Tunc melius tenuere fidem...* » a dit de même Tibulle, au vers 19, de cette nouvelle race d'or) « la Paix nourricière de jeunes gens » :

Εἰρήνη δ' ἀνὰ γῆν κουροτρόφος, οὐδέ ποτ' αὐτοῖς
ἀργαλέον πόλεμον τεκμαίρεται εὐρύοπα Ζεὺς·
οὐδέ ποτ' ἰθυδίκησι μετ' ἀνδράσι λιμὸς ὀπηδεῖ
οὐδ' ἀάτη, θαλίης δὲ μεμηλότα ἔργα νέμονται·

(*Op.*, 228-231.)

A la vérité, le développement de Tibulle est beaucoup plus abondant que celui d'Hésiode, et il emprunte ses éléments à d'autres sources, peut-être à Bacchylide (*Fr.* 4, Blass ; le rapprochement est établi par K. F. Smith, *Commentaire à Tibulle*, p. 385), mais l'idée même de présenter la paix comme

la récompense de la sagesse que comporte la vie rustique, ce sentiment impliqué par la prière de Tibulle: « *Interea Pax arua colat...* », tout ce mouvement nous paraît être un souvenir conscient d'Hésiode.

Il est remarquable, en tout cas, que, en formulant cette prière à la Paix, Tibulle ait recouru à une longue suite d'anaphores dont le modèle se retrouve précisément dans les *Travaux et les Jours*, par exemple dans l'éloge de l'Aurore:

Ἡὼς γὰρ ἔργοιο τρίτην ἀπομείρεται αἴσαν,
 ἡὼς τοι προφέρει μὲν ὁδοῦ, προφέρει δὲ καὶ ἔργου,
 ἡὼς, ἥ τε φανεῖσα πολέας ἐπέβησε κελεύθου
 ἀνθρώπους πολλοῖσί τ' ἐπὶ ζυγὰ βουσι τίθησιν.

(*Op.*, 578-581.)

Cette longue anaphore, assez exceptionnelle dans l'ensemble des *Élégies* de Tibulle¹, contribue à donner une couleur nettement hésiodique à cette pièce, où la pensée s'enferme volontiers en maximes concises, à l'intérieur d'un distique. Malgré la différence des mètres, entre l'élégie et le vers épique, Tibulle a réussi à rappeler ainsi le ton hésiodique et les sentences composées par le poète pour Persès, sans que les mots mêmes aient, le plus souvent, été suggérés par les vers d'Hésiode.

Une fois, cependant, un souvenir de la *Théogonie* semble avoir dicté le choix d'un adjectif. Tibulle veut qualifier le sinistre Cerbère, et il l'appelle « *audax* » (v. 35-36). Apparemment, cette épithète n'a jamais, ailleurs, été appliquée au chien infernal. Elle surprend, en fait; mais Hésiode n'avait-il pas écrit (*Th.* 311-312):

Ἄιδεω κύνα χαλκεόφωνον,
 πεντηκοντακέφαλον, ἀναιδέα τε κρατερόν τε

¹ Un autre ex., de ton analogue, II. 6. 20 sqq: *Spes fouet.* etc. Cf. aussi II. 1. 47 sqq: *Rura.* Deux passages « hésiodiques ».

Ce chien « irrespectueux », c'est bien l'audacieux Cerbère de Tibulle.

Les quelques faits qui précèdent tendent à imposer l'idée que Tibulle, lorsqu'il composa sa première élégie (ou du moins la première qu'il ait jugée digne d'être publiée), se trouvait sous l'influence d'une lecture récente d'Hésiode, si même, en bon élève, il n'avait pas appris par cœur, sous la direction du grammairien, dans son enfance (qui n'était pas encore très lointaine), des passages entiers de la *Théogonie* et des *Travaux*. Il est remarquable surtout que ce dernier poème lui ait fourni l'idée maîtresse sur laquelle est bâtie l'élégie entière, comme, vers le même temps, il donnait à Virgile le thème fondamental des *Géorgiques*. A l'hypothèse de Cartault nous sommes sans doute autorisés à en substituer une autre, que nous pensons mieux démontrée: Tibulle ne travaille pas après Virgile, ni d'après lui, mais tous deux se rencontrent dans une commune admiration du vieillard d'Ascra.

Peut-être est-il permis d'aller plus loin. Cartault, poursuivant le parallèle entre Virgile et Tibulle, mais cette fois-ci à propos de la première élégie du second livre, écrivait: « après le vin et le blé vient le miel, assurément moins important; si Tibulle l'a fait figurer en bonne place, c'est sans doute parce que Virgile lui a consacré tout son IV^e livre » (*ibid.*, pp. 121-122). En réalité, nous pensons que Tibulle se souvient, dans tout ce poème, moins de Virgile que d'Hésiode, et du passage même qui, déjà, lui avait inspiré le mouvement de la dixième élégie du livre I. Hésiode dit en effet, à propos des justes qui jouissent de la Paix:

Τοῖσι φέρει μὲν γαῖα πολὺν βίον, οὔρεσι δὲ δρυῶς
ἄκρη μὲν τε φέρει βαλάνους, μέσση δὲ μελίσσας·
εἰροπόκοι δ' ὄιες μαλλοῖς καταβεβρίθασι·
τίκτουσιν δὲ γυναῖκες εἰοικότα τέκνα γονεῦσι.

(*Op.*, 232-235.)

Et, ici encore, on ne peut résister à l'impression que Tibulle a volontairement développé, amplifié, le tableau qu'il trouvait chez Hésiode. Nous retrouvons chez lui les brebis aux épaisses toisons (v. 62: *molle gerit tergo lucida uellus ouis*), aussi bien que les abeilles (v. 49: *rure leuis uerno flores apis ingerit alueo*). Les glands sont mentionnés également, mais pour rappeler que les dieux ont enseigné à l'homme une meilleure nourriture (v. 37 et suiv.). Enfin, il n'est jusqu'à l'évocation des « enfants qui ressemblent à leur père », qui n'ait son correspondant chez Tibulle: toute la fin de l'élégie célèbre l'Eros champêtre (v. 67 et suiv.: *Ipse quoque inter agros interque armenta Cupido | natus...*). Il était naturel que le poète amoureux amplifiât tout particulièrement la sobre notation d'Hésiode, l'un des rares moments où celui-ci se départit de sa farouche misogynie !

On comprendrait assez mal que Tibulle ait voulu « résumer » dans une élégie les quatre livres des *Géorgiques*. On comprend mieux que, dans ce poème liminaire de son second livre, il ait affirmé sa fidélité à son inspiration primitive, et utilisé, une fois encore, les *Travaux et les Jours*, à qui il devait tant. Et, pour que nul ne s'y trompe, c'est une évocation hésiodique qui termine le poème :

« *Ludite : iam Nox iungit equos, currumque sequuntur
matris lasciuo sidera fulua choro,
postque uenit tacitus furuis circumdatus alis
Somnus et incerto Somnia nigra pede.* »

(II, 1, 87-90.)

C'est Hésiode le premier qui a donné comme enfants à la Nuit le Sommeil et toute la race des Songes (*Th.*, 211-212). A la vérité, Hésiode n'a pas été le seul inspirateur de cet admirable final. Euripide avait déjà dit (*El.*, 54) que la Nuit était « nourrice des étoiles » et, apparemment, l'image appartient à la littérature orphique (*Hymnes*, 7, 3). Mais comment

ne pas rapprocher les « ailes sombres du Sommeil » et l'épithète hésiodique de la Nuit elle-même: νεφέλης κεκαλυμμένα κυανέησιν (*Th.*, 745; cf. *ibid.*, 757)?

Déjà, dans la première élégie du premier livre, Tibulle s'était souvenu de la même formule, et l'avait appliquée à la Mort, cet autre enfant de la Nuit: « *Iam ueniet tenebris Mors adoperta caput* » (I, 1, 70). Des souvenirs d'Hésiode flottent dans sa mémoire — réminiscences analogues à celle que nous rencontrerons dans l'*Enéide* (VI, 866: *sed nox atra caput tristi circumuolat umbra*).

* * *

Si la prise en considération d'Hésiode comme source de Tibulle permet d'éclaircir le problème des rapports entre celui-ci et Virgile, la même méthode s'avère fructueuse lorsqu'il s'agit de comparer Tibulle et Properce.

Le problème a été posé, une fois encore, par Cartault, qui conclut, en comparant deux passages déterminés (Tibulle, I, 9, 3 et Properce I, 15, 25), à une imitation de Properce par Tibulle. Celui-ci, se plaignant d'une trahison de Marathus, écrivait:

« *A! miser, et si quis primo periuria celat,
sera tamen tacitis poena uenit pedibus;
parcite, coelestes: aequum est impune licere
numina formosis laedere uestra semel.* »

Cartault rapproche de ce texte ces vers de Properce:

« *Desine iam reuocare tuis periuria uerbis,
Cynthia, et oblitos parce mouere deos,
audax, a! nimium, nostro dolitura periclo,
si quid forte tibi durius inciderit.* »

(I, 15, 25-28.)

Et il en déduit que Tibulle s'est inspiré de Properce, sans donner d'ailleurs aucune raison précise — sinon, semble-t-il,

l'argument, très général que Properce étant « meilleur poète » que Tibulle, il est logique de rapporter au premier les trouvailles les plus remarquables et les expressions que l'on juge originales.

En fait, si les deux textes rapprochés par Cartault méritent de l'être, il n'en reste pas moins que l'idée exprimée dans l'un et dans l'autre est assez différente. Marathus a trahi son ami par appât du gain, ce qui n'est pas le cas pour Cynthie, qui a seulement commis des infidélités, sans que le poète veuille en savoir la raison. De plus, Tibulle constate que, si un manquement passe d'abord inaperçu au regard des dieux, le châtement viendra pourtant, et c'est ce châtement retardé qu'il veut détourner de son ami infidèle. Properce, au contraire, craint qu'une récidive ne réveille la colère des dieux qui avaient pardonné.

Or, l'idée exprimée par Tibulle se trouve déjà, très explicitement énoncée dans les *Travaux et les Jours*. Hésiode avertit Persès que, parfois, certains peuvent se procurer la fortune par la violence, ou le parjure, que l'appât du gain peut aveugler l'esprit de quelques hommes, mais que, bientôt, les dieux les punissent, et que cette prospérité mal acquise ne dure pas :

Εἰ γὰρ τις καὶ χερσὶ βίη μέγαν ὄλβον ἔληται,
ἢ ὃ γ' ἀπὸ γλώσσης λήσσειται, οἷά τε πολλὰ
γίγνεται, εὖτ' ἂν δὴ κέρδος νόον ἐξαπατήσῃ
ἀνθρώπων, αἰδῶ δέ τ' ἀναιδείῃ κατοπάζῃ,
ῥεῖα δέ μιν μαυροῦσι θεοί, μινύθουσι δὲ οἶκον
ἀνέρι τῷ, παῦρον δέ τ' ἐπὶ χρόνον ὄλβος ὀπηδεῖ.

(*Op.*, 321-326.)

Zeus a beau se montrer patient, « à la fin » (ἐς δὲ τελευτήν) il leur paie « de leurs actes criminels dure récompense » (ἔργων ἀντ' ἀδίκων χαλεπήν ἐπέθηκεν ἀμοιβήν, *Ibid.*, 333-4). Tibulle, on le voit, est beaucoup plus proche d'Hésiode que

de Properce, et s'il y a imitation, c'est bien plutôt Properce qui a imité Tibulle, dont le point de départ est, apparemment, le texte d'Hésiode. On ne s'étonnera pas, après cela, de constater que deux des expressions employées par Tibulle rappellent de fort près le style hésiodique — même si, en fait, l'intermédiaire peut avoir été, ici encore, Euripide. *Tacitis pedibus*, dit Tibulle. C'est ainsi qu'Hésiode dit des maladies envoyées par Zeus qu'elles viennent « en silence, car le sage Zeus leur a refusé la parole » (*Op.*, 104), et que, un peu plus loin, il montre Serment « courant en suivant les sentences torses » (*Op.*, 219). Euripide (*Fr.*, 979, 3 N) avait écrit :

ἡ Δίκη ... σῖγα καὶ βραδεῖ ποδὶ
στείχουσα μάρψει τοὺς κακοὺς, ὅταν τύχη.

Mais il est fort probable que ce fragment nous a conservé une maxime de ton hésiodique (personnification d'une abstraction, sous forme d'une image à la fois familière et concrète), qui, pour cette raison, a séduit Tibulle, et qu'il a introduite parce qu'elle exprimait de façon particulièrement typique l'idée empruntée d'abord à Hésiode.

Quant au texte de Properce, s'il doit être rapproché de celui de Tibulle, c'est en sens opposé de l'hypothèse avancée par Cartault. Très éloigné d'Hésiode, sans aucun caractère gnomique, il ne fait que continuer la pensée de Tibulle, la développer en un marivaudage précieux — si toutefois Properce n'a pas inventé tout seul cette « pointe » dont la gentillesse nous entraîne en un domaine bien différent de celui où se complaît Tibulle, et qui est, en tout cas, d'un tout autre style.

* * *

Il est possible d'établir encore quelques autres rapprochements entre Tibulle et Hésiode. On sait que le poète romain a utilisé pour son compte le thème de l'Age d'Or, qui apparaît pour la première fois dans les *Travaux et les Jours*.

Mais il convient de remarquer que Tibulle restreint singulièrement le tableau qu'il trouvait dans son modèle. Il se contente de développer en deux vers le thème de l'abondance, caractéristique de cette époque bénie :

« *ipsae mella dabant quercus, ultroque ferebant
obuia securis ubera lactis oves* » (I, 3, 45-46),

ce qui peut passer pour une paraphrase des vers d'Hésiode :

... ἐσθλὰ δὲ πάντα
τοῖσιν ἔην· καρπὸν δ' ἔφερε ζείδωρος ἄρουρα
αὐτομάτη πολλόν τε καὶ ἄφθονον· οἳ δ' ἐθελήμοι
ἦσυχοι ἔργ' ἐνέμοντο σὺν ἐσθλοῖσιν πολέεσσιν.

(*Op.*, 116-119.)

L'épithète ἦσυχοι est, elle, développée tout particulièrement par Tibulle, qui en tire tout le sens dans les vers qui suivent : « *non acies, non ira fuit...* » (v. 47 et suiv.). M. Mazon, dans son édition des *Travaux* (p. 90, n. 2), a souligné très justement la valeur de ce trait caractéristique des hommes de l'Age d'or, qui « ne connaissent ... ni le *désir insatiable* ni la *jalousie*, qui engendrent la démesure... ». Ce sont ces implications morales qui ont frappé Tibulle, et c'est sur elle qu'il insiste : l'absence d'insatisfaction, et de toutes les formes d'avidité : commerce maritime, souci de la propriété, guerres. Or, ces mêmes idées apparaissent chez Hésiode — et Tibulle, nous allons le voir, se souvient des vers où elles sont exprimées — mais en dehors du mythe de l'Age d'or. On les trouve dans la description du bonheur rustique — le texte même qui avait exercé une influence si décisive sur les débuts de Tibulle.

« Que l'on vivait heureux sous le règne de Saturne », soupire Tibulle, « *prinsquam | tellus in longas est patefacta vias!* » (v. 35-36). De même, Hésiode, évoquant le bonheur des justes, qui se satisfont des biens que leur offre la terre,

affirmait qu'ils ne songeaient pas, eux, à s'embarquer sur des vaisseaux :

... οὐδ' ἐπὶ νηῶν
νίσονται, καρπὸν δὲ φέρει ζείδωρος ἄρουρα·

(*Op.*, 236-237.)

Οἷς δ' ὕβρις τε μέμηλε κακὴ (*ibid.*, 238), ceux que possède la Démesure, ceux-là, au contraire, ont des flottes que Zeus frappera, dans sa colère, et dispersera sur la mer. Le retour de la formule ζείδωρος ἄρουρα, dans le passage relatif à l'Age d'or, et dans celui qui nous occupe maintenant, souligne l'étroite parenté des deux développements — et c'est cette parenté dont s'est prévalu Tibulle, pour superposer, en quelque sorte, les deux bonheurs, celui des contemporains de l'Age d'or, et celui que peuvent goûter les Justes, qui vivent dans la sagesse et la paix de la Terre.

Plus tard, au livre III de ses *Élégies*, Properce consacra une pièce entière à maudire la navigation (III, 7), où passent aussi des échos hésiodiques — par exemple ces vers :

« *Quod si contentus patrio boue uerteret agros
uerbaque duxisset pondus habere mea,
uiuere ante suos dulcis conuiuia Penates* »

(v. 43-45)

mais, cette fois, la chronologie, incontestable, des recueils, permet de supposer que Tibulle a été l'initiateur, et que l'amplification de Properce est partie des quelques vers de celui qui était, ici, son devancier.

La conception hésiodique du bonheur, sa morale de la sagesse, où s'esquissent déjà la plupart des grands thèmes de la philosophie grecque classique, mais pensés par un « philosophe de village », tout cela avait de quoi séduire Tibulle, qui retrouvait dans les *Travaux et les Jours*, avec ses contemporains, une solution à l'un des problèmes que se posait la Rome issue des guerres civiles, et qui la découvrait

sous un vêtement poétique. Sa propre morale, il la formule dans la première élégie du premier livre: docile aux conseils d'Hésiode à Persès, il « n'aura pas honte » de prendre lui-même la houe et, parfois, de gourmander les bœufs qui s'attardent (I, 1, 29 sqq.: « *Nec tamen interdum pudeat...* »). Lointain écho aux vers des *Travaux*: Ἔργων δ' οὐδὲν ὄνειδος, ἀεργίη δέ τ' ὄνειδος (v. 311). A ce prix, s'il ne compte pas atteindre à la richesse, du moins,

« ... ego composito securus aceruo
dites despiciam despiciamque famem » (I, 1, 77-78).

Cette conclusion de la première élégie reprend presque terme pour terme celle d'Hésiode, à la fin du développement sur la nécessité du travail:

Εἰ γάρ κεν καὶ σμικρὸν ἐπὶ σμικρῷ καταθεῖο
καὶ θαμὰ τοῦτ' ἔρδοις, τάχα κεν μέγα καὶ τὸ γένοιτο.
Ὅς δ' ἐπ' ἑόντι φέρει, ὃ δ' ἀλέξεται αἶθονα λιμόν.

(Op., 361-363.)

Il est tort peu probable que la rencontre soit fortuite. Hésiode, les *Travaux et les Jours* sont présents à l'esprit de Tibulle. Sans doute cette inspiration hésiodique ne représente qu'un seul aspect de la poésie des *Elégies*, puisqu'elle laisse en dehors d'elle tout ce qui concerne la passion amoureuse, et que l'amour est, à côté de la sagesse « rustique », la grande préoccupation du poète. Mais elle sert à planter, en quelque sorte, ce que l'on pourrait appeler le « décor spirituel » dans lequel se déroulera le drame de la passion. Et peut-être est-il permis d'aller plus loin, et de se demander si Tibulle n'a pas, consciemment, cherché à concilier ces deux exigences de son être — du moins lors de son premier amour — la morale « hésiodique » et la présence de la femme aimée.

Aux yeux d'Hésiode, en effet, la passion d'amour est ruineuse; il trouve pour la condamner, au nom de la pru-

dence, et en signaler le danger, une expression pittoresque et brutale :

Μηδὲ γυνή σε νόον πυγροστόλος ἐξαπατάτω
αἰμύλα κωτίλλουσα, τεῆν διφῶσα καλήν.

(Op. 373-374.)

Tibulle, si, comme nous le pensons, il était imprégné de la pensée d'Hésiode, n'a pas pu ne pas être sensible à cette condamnation qui le frappait directement, et qui trouvait maint écho dans la tradition romaine, chez les comiques aussi bien que chez les moralistes. Certes, la femme « à la croupe attifée » (selon l'expression de Paul Mazon), la coquette au bavardage flatteur est un péril pour la grange ! C'est le vieux thème de la *meretrix* entre les mains de qui dépérit le patrimoine. Tibulle l'a senti, et, indirectement, a répondu au reproche : la Délie qu'il a rêvée n'est pas cette femme-là. Il nous le dit — une fois la désillusion venue. Il la rêvait à ses côtés, sur le domaine, non pas pour gaspiller le grain ni pour boire le vin, mais pour être la gardienne vigilante des récoltes :

« *Rura colam, frugumque aderit mea Delia custos,
area dum messes sole calente teret,
aut mihi seruabit plenis in lintribus uvas
pressaue ueloci candida musta pede.
Consuescet numerare pecus...* »

(I, 5, 21-25.)

Délie, dans ce rêve, devait être l'*anti-meretrix*. Délie devait apporter la preuve qu'Hésiode se trompait, qu'un accord harmonieux était possible entre la sagesse rustique et l'amour. Mais le rêve s'est effondré. L'Age d'or ne peut être retrouvé aussi aisément — Tibulle, courageusement, est parti à la guerre, auprès de Messalla, et a oublié Délie, en

attendant que Némésis — dont le nom même est hésiodique — Hésiode n'a-t-il pas dit que Némésis était sœur de Tromperie et de Tendresse (*Th.*, 224) ? — apporte la preuve qu'Hésiode avait raison contre le poète.

DISCUSSION

M. Gigon: J'aimerais compléter sur quelques points de détail le tableau très suggestif des relations de Tibulle avec Hésiode que nous a donné M. Grimal.

Il y a, dans la II^e Elégie du livre I, v. 39 et 40, une allusion certaine à la naissance de Vénus, mais dans un contexte assez inattendu puisque le fait que Vénus est née du sang, ou du σπέρμα — ici c'est le sang pour les besoins de la cause — d'Oura-nos et qu'elle a surgi de la mer sert à menacer celui qui trahirait les amants: il verra que *sanguine nata*, Vénus l'est aussi *e rapido mari*. Cette utilisation des données mythologiques à des fins complètement étrangères à leur signification originelle est caractéristique des poètes de ce genre. Autre détail: dans I, 3, 72, il est dit de Cerbère: *aeratas excubat ante fores*. Tibulle fait donc allusion à la prison des damnés dans le Tartare. Les portes en sont d'airain. Voilà qui rappelle la *Théogonie* (v. 732 sqq).

M. Grimal a attiré très justement l'attention sur un procédé de Tibulle qui frappe tous ceux qui le lisent: l'emploi extraordinairement abondant, même presque abusif, de l'anaphore. Je crois qu'aucun poète latin de cette époque n'y recourt avec autant d'insistance. Visiblement Tibulle veut produire un certain effet. Un passage, qui n'est pas sans rapport avec Hésiode, le montre: II, 3, 36 sqq., où le mot *praeda* est répété plusieurs fois de suite. Il traduit visiblement le grec κέρδος. Certes, κέρδος ne se trouve pas seulement dans les *Erga* d'Hésiode. Il est courant dans toute la poésie moralisante de la Grèce archaïque. Sur un dernier passage je serais heureux d'avoir les lumières de M. Grimal. Dans la cinquième élégie du deuxième livre, où Tibulle veut célébrer une fête pour Messalinus, il commence par s'adresser à Apollon (*Phoebe, fove*) puis, v. 7 sqq., il dit *Nunc indue vestem depositam..., qualem te... continuisse Jovi*. Il doit y avoir là une allusion au triomphe de Zeus sur Cronos. Cela ne peut pas dériver d'Hésiode.

Ce triomphe, en effet, n'est pas mentionné dans notre texte de la *Théogonie*; ensuite, les mots *rege fugato* montrent bien qu'il y a une autre version là-dedans dans laquelle Saturne-Cronos n'est pas emprisonné dans le Tartare, mais chassé, et doit se cacher en Occident — en l'occurrence au Latium —, comme l'a raconté, semble-t-il, Ennius. Pourtant, il y a le thème général de la victoire et les quatre vers me semblent assez intéressants parce que Tibulle paraît avoir eu devant lui une description assez détaillée d'Apollon célébrant d'une façon grandiose la victoire de son père sur Saturne.

Tels sont les petits compléments que je me permets d'ajouter.

M. Grimal: Je pense que l'allusion à Saturne *rege fugato* et à Apollon citharède, s'est imposée par les conditions mêmes dans lesquelles cette élégie a été écrite. Il s'agit, comme si souvent, de la transposition du thème de la titanomachie dans les événements contemporains. C'est Apollon citharède tel qu'il figure sur le temple du Palatin, et les ennemis qui sont en fuite, ce sont naturellement Antoine et les dieux d'Égypte, les dieux d'Orient. Il y a là une transposition comme dans le cas du grand autel de Pergame, où il s'agit de la victoire du roi contre les Galates, contre les Titans, contre les éléments barbares. Je crois donc que cela peut très bien avoir été une imagination de Tibulle lui-même, fondée sur le rôle que l'art augustéen, plus particulièrement l'Apollon du Palatin, assignait à Apollon.

Quant à l'anaphore, on la trouve chez Tibulle sous une forme particulièrement primitive; ce qui est primitif, c'est la récurrence régulière de chaque terme en tête de chaque distique, et d'autre part la longueur considérable de la période anaphorique. Nos rapprochements avec Hésiode tendent, je crois, à justifier cet emploi, à montrer la volonté de réaliser un certain style de poésie archaïque et populaire.

Dans l'allusion de Tibulle à la naissance de Vénus, il y a en effet Hésiode à la source, mais, tandis que la mer dans laquelle se trouve Aphrodite est une mer calme, souriante, pleine de charme chez Hésiode, Tibulle la fait naître au milieu d'une tem-

pête. Quant aux *fores aeratae*, cela entre, en effet, dans ces formules hésiodiques qui flottaient dans les mémoires.

M. Waszink: L'extrême importance du mot comme entité dans la phrase latine (importance bien plus grande que dans la phrase grecque, comme l'a très bien montré M. A. W. de Groot), a pour conséquence naturelle la grande importance de l'anaphore dans la structure du *carmen* latin, dont elle est toujours restée un élément essentiel. Néanmoins, en ce qui concerne Tibulle, j'hésite à parler immédiatement d'une question de style ou de forme sans rapport avec le fond. Ainsi, la fameuse anaphore de *pax* (I 10, 45/49) n'est pas seulement une figure de style: elle exprime ce sentiment de la paix des champs qui est essentiel dans toute la poésie de Tibulle. Cette remarque vaut aussi pour les autres anaphores de Tibulle.

M. Grimal: Il me semble dangereux de dire que l'expression poétique naît d'un élan spontané. On ne fait pas de la poésie avec des sentiments: on fait de la poésie avec des mots. Il y a un certain style hésiodique, un style anaphorique qui est, au fond, je crois, le style paysan, le style de la prière spontanée, et c'est ce style, cette impression que, selon moi, Tibulle a essayé de reproduire très consciemment en s'inspirant du ton hésiodique.

M. Waszink: Cela me paraît juste, pourvu qu'on ajoute premièrement que l'anaphore était déjà particulièrement familière à Tibulle comme Romain, deuxièmement que Tibulle ne recherche ce style que dans des passages vraiment inspirés.

M. Solmsen: I would like to refer to a few other passages where Hesiod uses anaphora: *Op.* 317 ff., 462 ff., and 578 ff. I think we should not call the anaphora a figure there, because it is so spontaneous and natural with Hesiod; I would rather speak of a simple kind of *αὐξήσις*. As a matter of fact, it is only in the *Erga* that Hesiod makes use of anaphora.

As far as Tibullus is concerned, I would like to suggest that, whatever precedents there were in Latin language and literature, one should compare his style with that of the neoteric poets. Only thus does one come to realize how different

Tibullus' poetry is from their tradition and also how he broke away from it in a manner quite different from Virgil's stylistic innovations. Indeed Tibullus has a very curious ability to produce the effect of ὑψος, of sublimity, and anaphora in his elegies often has the effect of sustaining this ὑψος. Like the other Augustans, he revolts against the Alexandrian and neoteric tradition of poetry, and stylistically he goes back to classical and archaic models. In this connection it seems not impossible that he was influenced by Hesiod. Pindar does not seem to have influenced him, and whether he studied tragedy I do not know.

M. Kirk: I quite agree that Tibullus sought his models in classical and archaic Greek poetry, and I regard it as very probable that in more than one respect he found a model in Hesiod. Nevertheless, in the case of the anaphora, we should certainly not forget the possibility of an influence of Homer rather than of Hesiod.

M. La Penna: Non c'è figura stilistica più diffusa dell'anafora; il tono, che può andare dal lezioso al patetico, le è dato dalla *Stimmung* del poeta e dal contesto. L'anafora di Tibullo, anche se esprime il pathos, presuppone la poesia neoterica e questa la poesia ellenistica: basti qui rimandare a Catullo, in cui influenze popolari convergono con influenze dotte, giacchè l'anafora è largamente usata anche nel carme 64, ed agli *Inni* di Callimaco, in cui l'anafora ha appunto tono patetico. Sull'uso dell'anafora non ci si può fondare minimamente per provare un contatto diretto di Tibullo con Esiodo.

M. Grimal: Seulement, il ne faut pas oublier que Callimaque est le plus hésiodique des alexandrins.

M. Waszink: N'oublions pas que le γένοç de l'hymne, comme la prière, demande l'anaphore. Elle est aussi fréquente dans les Hymnes de Callimaque que dans les hymnes homériques. Aussi serais-je plutôt de l'avis de M. Solmsen: je crois que Callimaque, dans ses Hymnes, aussi bien que Tibulle, dans les passages les plus sublimes de ses élégies, ont recherché le ὑψος de la poésie ancienne.

J'ajouterai une observation. Vous avez dit qu'il n'y a rien chez Properce qui rappelle Hésiode. Il y a pourtant chez lui trois passages où Hésiode est mentionné. Je voudrais attirer sur eux votre attention, dans l'idée que cela nous aidera à mieux comprendre Tibulle. Je crois que cela ira dans le sens de M. Grimal et aussi de M. Solmsen. On lit dans Properce II, 10, 25-26 (c'est le célèbre poème où il dit qu'il refuse de faire un poème épique, cf. v. 8: *Bella canam quando scripta puella mea est*):

*Nondum etiam Ascraeos norunt mea carmina fontis
sed modo Permessi flumine lavit amor.*

On a donc au vers 8 une antithèse *bella/puella*, aux vers 25/26 une antithèse: *Ascraeos fontes/Permessi flumine (amor)*. Il convient, je pense, de combiner *Permessi flumine lavit amor* avec *quando scripta puella mea est*. Or il est très important de constater que Properce parle constamment de la guerre, de son aspect épique, et que, pour récapituler, il évoque les *Ascraei fontes*. Nous avons là un très bel exemple du fait que, pour Properce, la poésie épique, c'est la poésie épique alexandrine avec, comme protagoniste, Hésiode. Le nom d'Homère n'est pas mentionné. Il y a encore un deuxième passage (II, 13, 3-4):

*Hic me tam gracilis vetuit contemnere Musas
iussit et Ascraeum sic habitare nemus.*

Cela nous rappelle un peu le *Crineium nemus* de Gallus. Je vois là un deuxième exemple de cette appréciation tout à fait alexandrine d'Hésiode. Le plus curieux, enfin, c'est que Properce parle encore ailleurs d'un autre poète, le fameux Lynceus, dont personne, à ma connaissance, ne sait qui il fut (II, 34, 77-78):

*Tu canis Ascraei veteris praecepta poetae
quo seges in campo, quo viret uva iugo.*

Le cas est ici différent. Il s'agit d'un poète latin, pour nous inconnu, qui a vraiment imité les *Erga*. C'est là une autre manière d'apprécier Hésiode, différente de cette allusion filtrée par Calli-

maque — pour reprendre l'expression de M. La Penna — qui fait de lui le protagoniste de la poésie épique: elle montre l'habitude qu'on avait de s'adresser directement à lui, de lire ses poèmes sans les voir à travers le prisme de la littérature alexandrine. Si on considère les choses sous cet angle, on dira de Properce qu'il n'aborde Hésiode que par l'intermédiaire de la culture alexandrine; de Tibulle, qui a un réel intérêt pour la vie des champs (ce « décor de toute sa vie intérieure », comme dit M. Grimal), qu'il s'est libéré de toute cette tradition alexandrine et qu'il a vraiment lu Hésiode lui-même.

M. Grimal: Oui, je suis absolument d'accord. Les citations d'Hésiode dans Properce sont des citations indirectes. Il en parle, non pas comme d'une source d'inspiration personnelle, mais comme d'une tradition littéraire et il se réfère à lui comme à un chapitre d'histoire littéraire.

M. Waszink: On pourrait dire: chez lui, c'est du Callimaque.

M. Grimal: Si vous voulez. Tandis que chez Tibulle, c'est quelque chose de très intérieur. L'élégie propertienne est certainement beaucoup plus inspirée de modèles hellénistiques, et plus conforme à la tradition de ce qu'on peut concevoir comme étant l'élégie hellénistique, tandis que Tibulle n'est pas du tout hellénistique — c'est vraiment l'homme de l'élégie romaine.

M. La Penna: Permettez-moi de revenir sur ce qui a été dit à propos de l'élégie du deuxième livre de Properce. Il faut remarquer que chez Hésiode, il n'y a pas d'opposition entre le Permessus et le sommet de l'Hélicon: dans son poème, Hésiode parle de différentes localités, mais il ne les oppose pas. Or, l'opposition entre la poésie plus humble, qui est symbolisée par le Permessus, et une poésie de plus grande dignité, qui est symbolisée par le sommet de l'Hélicon, doit remonter à des auteurs alexandrins. Properce, qui connaissait certainement Hésiode — il n'y a pas d'auteurs qui ne l'aient lu — fait allusion ou bien à Virgile, au passage bien connu de la *VI^e Eglogue*, ou bien à Gallus, parce que là — comme j'ai cherché à le montrer — Virgile présuppose un poème de Gallus qu'il avait lu.

Pour ce que vous dites, enfin, de Tibulle, il ne faut pas perdre de vue que les τόποι de la poésie érotique dans sa poésie sont tous alexandrins. Dans la septième élégie du premier livre, on a même trouvé une allusion probable à Callimaque. Bref, la culture de Tibulle, comme celle de tous les poètes contemporains, est en grande partie hellénistique.

M. Waszink : Je ne nie pas que, dans l'ambiance culturelle de Tibulle, il n'y ait beaucoup d'éléments hellénistiques, et il va sans dire que dans les parties érotiques de son œuvre on retrouve tous les τόποι de la poésie alexandrine. Toutefois, la tendance consciente de sa poésie, pour la forme comme pour le fond, n'est pas hellénistique, mais romaine. Il n'a jamais voulu faire de *docta carmina* comme Propertius.

M. Solmsen : I am quite in agreement with this statement about the pre-eminently Roman character of Tibullus' poetry, as contrasting, so to speak, with the fundamentally Hellenistic character of Propertius' elegies. In this connection, one should also appreciate the two motifs which are the most important ones (if one forgets for the moment the erotic ones) in Tibullus, namely *rura* and *pax*. Both of them correspond to tendencies which were extremely strong at his time, and here Tibullus is decidedly Roman and Augustan. This definitely distinguishes him from Propertius. We should not be led astray by Propertius' decision, at the end of his life, to write about Roman myths — that is, in my opinion, something entirely different.

M. Grimal : Il est intéressant de voir que les élégies romaines de Propertius lui ont été commandées par Mécène et que la poésie vraiment nationale, celle de Tibulle, tendait à se développer en dehors de l'influence de Mécène, comme si le cercle de poètes immédiatement soumis à Auguste avait eu toutes les peines du monde à se plier aux injonctions de Mécène. Cela me semble prouver que la véritable vie romaine, la véritable âme de Rome était peut-être en dehors de la tyrannie d'Auguste et de Mécène.

M. Solmsen : I would also suggest that, if there was a return to Hesiod, and to the *Erga* in particular, in the time of Tibullus,

it was to a large extent prompted by the fact that certain topics of Hesiod had again become popular in the age of Augustus.

M. Grimal: Oui, ce qui est intéressant, c'est de voir que ce retour à Hésiode de la part de Tibulle a eu lieu spontanément en dehors de toute influence officielle de l'idéologie d'Auguste et de Mécène, qu'il y a là une volonté spontanée de l'âme romaine et non pas une pensée politique.

M. Waszink: Il me semble que dans ce contexte on peut aussi rappeler la thèse de R. Bürger dans ses *Beiträge zur Elegancia Tibullus* (Χάριτες Friedrich Leo, Berlin 1911, pp. 371-374). Selon cette thèse, très contestée, mais que je considère comme fondamentalement juste, la langue et le style de Tibulle sont d'une extrême *puritas* comparés à la langue et au style de Properce. En effet, Tibulle fait toujours de son mieux pour écrire un latin limpide, simple et exact. Sa *sermonis elegantia* correspond à l'ἀκρίβεια des Grecs; elle n'est pas « élégance », mais « précision ». Or, ce fait aussi peut venir à l'appui de la thèse de M. Solmsen.

M. Solmsen: I want to add a brief word of warning against an overestimation of the « Callimachean » influence in Tibullus. Luck in his recent book has mentioned a considerable number of echoes of Callimachus' poetry in Tibullus most of which had previously not been pointed out. However, in a seminar last year at Cornell University we found only one of the echoes quite cogent, I., 7, 27-28:

*te canit atque suum pubes miratur Osirim
barbara, Memphiten plangere docta bovem,*

which indeed is almost a translation of Callimachus' *Osiris* — verse about the Apis εἰδυῖα φαλὶὸν ταῦρον ἰηλεμίσαι (383, 16 Pfeiffer). It is possible that there are a few more echoes in I, 7, but with regard to I, 4, Luck seemed to us to overstate his case.

M. Waszink: Je m'excuse de revenir toujours aux mêmes sujets, mais je suis convaincu qu'il faut distinguer entre les intentions du poète et les reflets de ses goûts littéraires. Par exemple, dans son livre admirable *Orazio lirico*, Pasquali a cité des centaines

d'exemples de l'influence de la poésie hellénistique sur les *Epodes* et les *Odes*. A mon avis, ces imitations s'expliquent par les goûts littéraires d'Horace, alors que le but qu'il s'est fixé consciemment, c'est d'être le nouvel Alcée ou le nouveau Pindare. Dans le cas des *Carmina Pindarica*, je doute qu'il n'ait fait qu'obéir à un ordre d'Auguste, comme on l'a souvent prétendu. Prenons par exemple l'*Ode* IV, 2. Elle n'a pas été faite sur commande; Horace a écrit spontanément, et son propos était vraiment de « faire du Pindare », fût-ce dans des strophes alcéennes.

M. La Penna: Alcée a été heureusement un meilleur inspirateur pour Horace que Pindare.

M. Waszink: Peut-être; mais pour l'instant notre propos est de chercher ce qu'Horace lui-même a voulu.

M. Verdenius: Ce qui m'a frappé dans les rapprochements de M. Grimal, c'est le fait que l'idée de κέρδος, le désir de la richesse, joue un rôle beaucoup plus important chez Tibulle que chez Hésiode. Alors qu'Hésiode emploie κέρδος une fois seulement, Tibulle déduit la paix de l'absence du κέρδος; chez Hésiode, la paix est déduite directement de l'existence de la δίκη. Je voudrais vous demander s'il y a chez Tibulle quelque chose qui corresponde à cette idée fondamentale d'Hésiode, à ce contraste entre δίκη et ὕβρις.

M. Grimal: Je ne crois pas qu'il y ait chez Tibulle quoi que ce soit de pareil. L'ensemble de la pensée, le « Gedankengang » dans lequel se trouvait placé Tibulle est très différent de la situation spirituelle dans laquelle se trouvait placé Hésiode. Le contraste au temps d'Hésiode était entre ὄλβος et πενία; au temps de Tibulle, le contraste essentiel est entre la *mediocritas*, c'est-à-dire une fortune juste suffisante pour vivre, et l'excès de gain. Ce que Tibulle cherche à exorciser, à chasser, c'est la recherche d'une fortune démesurée, l'*avaritia*, tandis que ce qu'Hésiode cherche à chasser, c'est la faim. Ils partent donc de points de vue opposés, et se rencontrent précisément sur ce terrain moyen de la *mediocritas*.

M. Kirk: I do not know precisely what the evidence is for

Tibullus having been familiar with Greek poets of the Alexandrian period; but I do feel that the themes of Hesiod must have become extremely familiar in the lost literature of the IVth century and afterwards. Many of them, of course, were slightly altered in the process and had become commonplaces of literature, especially the themes of the Golden Age. They were familiar in classical literature and in Plato and they must have become more familiar still in the poetry of Alexandria. It may be true that Tibullus was not heavily indebted to that poetry, but then is there anything else to show that he was likely to have indulged in a quite literal and careful study of Hesiod himself ?

M. Grimal: Il y a d'abord une vraisemblance générale. En effet, dans les écoles, chez le grammairien, on lisait et on devait apprendre Hésiode et Homère par cœur. Je pense qu'il y a là des témoignages, mais je ne les ai pas présents à l'esprit. Je sais que dans les écoles, on faisait apprendre Homère et je crois qu'on devait aussi apprendre Hésiode. Il est donc probable qu'à l'école, comme nous apprenons des vers de Virgile ou de Victor Hugo, il avait appris de l'Hésiode, alors qu'on ne faisait pas lire autant les poètes alexandrins qui restaient toujours « littérature moderne », même après plusieurs siècles : cela ne faisait pas partie de l'enseignement du *grammaticus*.

Que les thèmes hésiodiques aient été abondamment traités, avant Tibulle, c'est certain. Seulement, ce que j'ai essayé de montrer, c'est que la description de l'Age d'or en elle-même peut ne pas être hésiodique chez Tibulle, mais que la forme lyrique, le mouvement lyrique (« Ah ! si seulement j'avais vécu à d'autres périodes que maintenant ! »), qui est si caractéristique d'Hésiode, et qui n'appartient pas à la description, mais est plutôt la réaction personnelle d'Hésiode, se retrouve, non pas dans la description de l'Age d'or, mais dans un autre passage qui se souvient de la description de l'Age d'or. En d'autres termes, je serais disposé à accorder que les souvenirs matériels, littéraires ne sont peut-être pas aussi nombreux, aussi décisifs qu'on pourrait le croire, mais que l'influence est plus profonde; ou, si vous voulez prendre

une comparaison linguistique, que ce n'est pas tellement le vocabulaire d'Hésiode qui a inspiré Tibulle, mais plutôt sa « syntaxe », c'est-à-dire son armature poétique même.

M. Kirk: I wonder if I may just take one of your specific examples and ask you whether you would class it as a literal imitation or rather as caused by a similar general approach. You assume some connection between Tibullus' words about the punishment which comes later *tacitis pedibus* (I, 9, 4) and the passage (*Op.*, 104) about the illnesses which come at night. It seems to me that the sense of *tacitis pedibus* is that punishment is creeping up on you all the time and that you don't hear it coming. But this is something much more developed than what we find in Hesiod. According to Hesiod, there are two classes of diseases: those which are perfectly obvious and come in the daytime, and others which are suddenly there when you wake up: here the mere association with the night is enough to produce the idea of *σιγή* as well. Now Tibullus' more subtle conception makes me doubt whether he is likely to have remembered the literal expression of Hesiod. I would rather think of a literary *τόπος* which had developed in the period after Hesiod, and had become well established in the poetry of Tibullus' time.

M. Solmsen: You also have in Horace (*Carm.* III, 2, 28-29) *raro antecedentem scelestum deseruit pede Poena claudo*. I agree with Mr. Kirk about the existence of a more developed form, a *τόπος*, in the later poets.

M. Grimal: Ce que je voulais dire c'est ceci: que l'idée de considérer ces abstractions comme des divinités matériellement concevables, qui marchent dans le monde comme des *δαίμονες*, l'idée que Diké a des pieds, qu'elle se promène chez les mortels — tout cela finalement c'est chez Hésiode que nous le trouvons d'abord; Hésiode est donc à l'origine d'une tradition. Après tout, il n'est pas si simple que cela de s'imaginer que le Châtiment et la Justice sont des êtres, des démons qui viennent dans votre maison! Ce n'est pas romain du tout, cela! Les Romains élevaient un temple à Concordia, mais ils n'ont jamais imaginé que

Concordia se promenait sur le forum. Et même chez les Grecs, si l'on cherche cela, on le trouve, mais pas dans la religion. On le trouve dans une tradition littéraire, et cette tradition littéraire remonte à Hésiode. Cette personnification de l'abstraction et surtout cette façon de rendre l'abstraction familière, de lui donner la physionomie d'un être de tous les jours, cela est hésiodique. Ne croyez-vous pas ?

M. Kirk: Yes, but it starts already in Homer. However, I would agree that its most developed form was found by the later Greeks and the Romans in Hesiod's *Theogony*.

M. La Penna: Alcuni dei *loci similes* richiamati dal Prof. Grimal possono essere citati con profitto in un commento a Tibullo, ma di derivazione diretta da Esiodo non oserei parlare con certezza in nessun caso: metterei sempre un punto interrogativo, in alcuni casi anche più di uno. Si è già discusso dell'anafora e dell'immagine della *Poena*: in questo caso Solone (*Fr.* 1, 25 ss. D.), per esempio, è molto più vicino a Tibullo che non Esiodo. Per il passo sul giuramento (I, 9, 3 ss.) non c'è bisogno di supporre derivazione da Propertio, o viceversa, e neppure da Esiodo: sul tema del giuramento esisteva nella poesia amorosa dalla commedia nuova e dalla poesia ellenistica in poi tutta una topica diffusissima, studiata, per esempio, nell'*Orazio lirico* (477 ss.) dal Pasquali. Tibullo tende, come Orazio, ad una linearità e ad un pathos classico, tende a staccarsi dall'ellenismo: ma per capirlo non bisogna mai dimenticare quanto la sua poesia amorosa sia impregnata di cultura ellenistica: la seconda elegia del libro I è un *παράκλαυσίθυρον* zeppo di *τόποι* della poesia erotica ellenistica; in I, 7, 28 v'è persino una reminiscenza di Callimaco (*Fr.* 383, 16 Pf.). Per l'immagine tibulliana della Morte (I, 1, 70), Lei ha richiamato l'immagine virgiliana della notte, *Aen.* VI, 866 *nox atra caput tristi circumvolat umbra*, che poi riecheggia *Aen.* II, 360: ora è noto (si veda il commento del Norden) che la clausola virgiliana è vicina ad Orazio, *Sat.* II, 1, 58 *mors atris circumvolat alis*; il Norden rimanda a modello più antico, e ognuno corre col pensiero ad Ennio (cfr. *Maia* 7 [1955], 131 ss.).

Il Prof. Grimal ha trattato duramente il suo compatriota Cartault, ed ha forse ragione: è ridicolo pensare che per parlare del miele Tibullo avesse bisogno di essere stimolato dal IV delle *Georgiche*! Tuttavia è azzardato escludere che Tibullo conoscesse le *Georgiche*: la sua poesia comincia negli ultimi anni del poema didascalico virgiliano e i poeti viventi a Roma si leggevano a vicenda i loro carmi. Che Virgilio leggesse le sue opere ad Augusto solo dopo averle compiute, è vero, ma con gli amici poeti era un'altra cosa: è inutile ricordare che Properzio, per esempio, sa qualche cosa dell'*Eneide* parecchio prima della sua pubblicazione, che Properzio legge le sue elegie al giovane Ovidio. Ma Tibullo apparteneva ad un circolo diverso da quello di Ottaviano: non è un ostacolo: Tibullo fu amico di Orazio e poteva esserlo benissimo, quindi, di Virgilio. In ogni modo si corre il rischio di mettersi per la strada del Cartault quando si suppone che Tibullo, sognando Delia come fedele e parsimoniosa custode della casa, la contrapponga alla procace e rovinosa donna ritratta da Esiodo: in realtà quell'immagine di Delia, così come l'altra, alla fine di I, 3, di Delia che fila la lana, presuppone solo l'immagine tradizionale della matrona. Ciò che rende difficile l'indagine sulla cultura di Tibullo è che egli, al contrario di Virgilio, Orazio, Properzio, non ama il gioco «allusivo», non riecheggia precisamente parole, immagini, movimento: egli riecheggia tutt'al più il motivo generale, lasciando che l'eco si affievolisca e dilegui.

Poco di simile io trovo anche nella saggezza di Esiodo e di Tibullo: la saggezza di Esiodo è il culto della Dike e del lavoro che le obbedisce, la saggezza di Tibullo è l'*εὐθυμία* nella *mediocritas*, che, come in Virgilio, presuppone, sia pure in modo generico, la filosofia ellenistica.

M. Grimal: Pour les rapports entre Tibulle et Virgile, je reproche à Cartault surtout de ne pas s'être préoccupé de les étudier plus précisément. Je ne peux pas lui reprocher de ne pas avoir connu les résultats des travaux plus récents qui reposent sur l'épigraphie, etc., et qui nous permettent de voir qu'une bonne partie de l'œuvre de Tibulle a été composée alors que les

Géorgiques n'étaient pas encore publiées, peut-être même terminées. Aussi gentil que Virgile ait pu être avec Tibulle, il ne pouvait pas lui montrer quelque chose qu'il n'avait pas encore écrit. Il y a aussi autre chose: bien sûr, nous ne pouvons pas savoir si Virgile était très intime avec Tibulle. En tout cas, Cartault n'avait pas le droit de tirer les conclusions qu'il a tirées. Quant à l'amitié de Tibulle et d'Horace, elle est quelque chose de très particulier et nous n'avons, au fond, là-dessus, que l'Épître à Albius — et encore faut-il que cet Albius soit Tibulle (je veux bien que ce soit Tibulle) — mais les rapports qui nous sont montrés entre Horace et Tibulle dans cette épître ne sont pas des rapports d'égalité.

M. La Penna: Il y a aussi une ode.

M. Grimal: Oui, il y a une ode, mais elle ne nous donne aucune idée claire sur ces rapports personnels. Maintenant, à propos de la *πυγιστόλος*, vous dites que c'est un thème de la comédie. C'est vrai, mais quand on explique cette élégie de Tibulle, en voyant Délie qui devient fermière, on éprouve un grand étonnement, parce que Délie est vraiment une *meretrix*: l'idée que Tibulle ait pu concevoir le projet de l'emmener dans une ferme est fantastique. Il la rêve en fermière, mais je me demande si cette image n'est pas née chez lui du désir de concilier l'inconciliable, c'est-à-dire l'hésiodique et l'amoureux.

M. Waszink: Votre dernière phrase est une belle évocation de la Muse tibullienne, par laquelle se terminent nos discussions.

PRINTED IN SWITZERLAND